LES DEPORTEES NN DE JAUER

EXTRAITS D'UNE ÉTUDE DE L'ABBÉ J. DE LA MARTINIÈRE

L ' ABBE J. DE LA MARTINIERE poursuit depuis des années l'étude approfondie de ce qu'on appelle « LA DEPORTATION N.N. ». Dans les pages que voici nous présentons un extrait de cette longue recherche, un chapitre parmi d'autres, se rapportant à l'histoire d'une prison, celle de Jauer qui fut le lieu de déportation de nombreuses femmes déportées N.N.

En fait, c'est surtout la dernière période, celle de l'évacuation et de la libération de Jauer qui sera ici évoquée parce qu'elle s'appuie sur de nombreux témoignages de rescapés. J. DE LA MARTINIERE accorde une grande place à ces témoignages qui relatent l'effarant exode qui a duré tout au long du mois de février 1945 et a conduit ces femmes N.N. de la lointaine Silésie polonaise jusqu'en Bavière, dans l'Allemagne du Sud.

L'histoire de la déportation N.N. est un aspect très mal connu, sinon totalement ignoré du grand public. Nombreux ceux qui s'en tiennent toujours à la formule devenue légendaire « Nuit et Brouillard » utilisée comme un symbole pour marquer les aspects les plus horrifiants de l'enfer concentrationnaire nazi, En vérité, il s'agit d'un domaine très particulier et quelque peu insolite de la déportation qui se situe plutôt en marge des camps de concentration, même si, en certaines circonstances, une partie des déportés N.N. hommes et femmes, aboutirent dans ces camps. Ce domaine concerne moins de 10 000 déportés des pays de l'Ouest exclusivement, de la France à la Norvège, auxquels fut appliquée la procédure spéciale découlant d'un décret daté du 12 décembre 1941, dit décret N.N. (Nacht and Nebel Erlass) signé du maréchal Keitel, commandant en chef du front de l'Ouest.

Par ce décret et ses applications, l'ETAT-MAIOR DE LA WEHRMACHT à l'Ouest a voulu se donner une arme répressive supplémentaire, de caractère terroriste, à l'encontre de la résistance dans les territoires occupés de cette région de l'Europe. Les personnes arrêtées tombant sous les coups de la procédure spéciale N.N. se voyaient soumises au secret le plus absolu. Tout lien avec l'extérieur étant rompu on devait ignorer leur sort, nul ne devait savoir ce qu'étaient devenus ces retranchés du monde. Si quelques rares convois de déportés N.N. furent dirigés vers les camps, Natzweiler, Struthof et Auschwitz, la plupart furent transférés dans les prisons et forteresses allemandes. Jauer est l'une de ces prisons.

✳

Lui-même ancien déporté N.N., J. DE LA MARTINIERE poursuit inlassablement ses recherches, voyageant dans toute l'Europe, explorant les archives, il a retrouvé et réuni de nombreux et importants documents nazis qui permettent, par l'analyse, de braquer une lumière crue sur cette page d'histoire encore trop ténébreuse.

Mais les documents, dans leur froideur bureaucratique, et parfois sibyllins, ne disent pas tout. De plus, tous les documents, soit qu'ils aient été détruits, perdus, ou encore demeurent enfouis on ne sait où, n'ont pas été retrouvés.

Ainsi subsistent des zones d'ombres masquant maints aspects de la tragédie. Il existe pourtant une possibilité sérieuse de combler ces lacunes : LE TEMOIGNAGE.

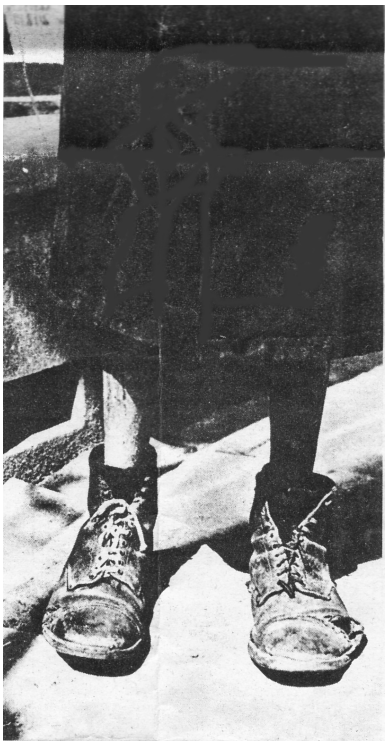
J. DE LA MARTINIERE l'a compris. Aussi multiplie-t-il les démarches auprès des anciens N.N. il parvient à dresser les listes de tous les déportés de cette catégorie et il en a interviewé des centaines de toutes les prisons, forteresses et de tous les camps.

Sa quête est prodigieuse et les nombreux témoignages qu'il a recueillis, dont quelques-uns sont cités dans les pages qui suivent prouvent en tout cas que, chacun apportant sa pierre, le chercheur consciencieux et patient peut par-là restituer à l'histoire ce qui lui appartient.

R.A

Elles marchèrent des jours et des jours sans savoir jamais quand cela finirait...

L'une d'elles témoigne :
" Un soir d'étape je m'aperçus que mes bas étaient collés à mes pieds..."



une prison de Silésie

Jauer, aujourd'hui Jawor, est une paisible petite ville de Basse-Silésie qui fait partie de la Pologne depuis la fin de la guerre. On la trouve sur la carte à 60 km environ au sud-ouest de Wroclaw (ex-Breslau), à moins de 15 km au sud de l'autoroute Berlin-Wroclaw, à une cinquantaine de kilomètres au nord de la frontière tchécoslovaque, cette frontière qui fut franchie par l'armée allemande le 15 mars 1939, pour l'annexion de la « zone des Sudètes ». Si, partant de Jauer, on se dirige vers Schweidnitz (Swidnica), on traverse, au bout de 7 à 8 km, une localité dont le nom actuel, Goczalkow ne représente rien pour les anciens déportés, et aux portes dé laquelle s'étendait pourtant le sinistre camp de Gross-Rosen (Rogoznica en polonais).

Jauer possédait une prison importante, une Frauenzuchthaus, appellation que l'on pourrait traduire en français par : « prison de travaux forcés pour femmes ». On y envoyait volontiers des condamnées à vie pour crimes de droit commun. Au 31 octobre 1940, son effectif était de 310 femmes.

Mais avec le développement continu de la résistance à l'occupant dans les régions envahies par les troupes d'Hitler, et à mesure que la répression à tous les opposants au nazisme s'intensifie en Allemagne même, de nombreuses condamnées politiques polonaises, tchèques, russes, allemandes, viennent augmenter considérablement l'effectif de la prison.

A partir de l'automne 1943, par suite des bombardements massifs de l'aviation alliée, les tribunaux spéciaux de Cologne et d'Essen, jusqu'alors chargés de juger les déportés N.N. français et belges, doivent céder progressivement leur compétence à ceux de Breslau et d'Oppeln. Dès le début d'octobre, les prisons de Silésie regorgent de N.N., hommes et femmes, attendant leur jugement. Bientôt les condamnations commencent à pleuvoir. C'est la prison de Jauer qui est choisie pour regrouper les femmes condamnées.

A la même époque, les prisons d'Anrath et Lübeck, dont la première recevait des femmes condamnées par les tribunaux militaires dans les pays occupés, et la seconde les femmes condamnées par le tribunal du peuple ainsi que par les tribunaux spéciaux de Cologne et d'Essen, ces deux prisons, donc, surpeuplées et de plus en plus menacées par les bombardements, cherchaient un « déversoir » vers l'Est. Jauer sembla tout indiquée.

C'est ainsi qu'à partir des premiers jours de février 1944, de petits groupes de condamnées françaises et belges commencent à arriver, de semaine en semaine, presque de jour en jour, à la prison de Jauer, venant surtout d'Anrath, de Lübeck, de Breslau, puis également de Gross-Strehlitz. Ce sont en principe des femmes condamnées à une peine de « Zurthaus », mais parmi elles se trouvent un certain nombre de condamnées à mort en « sursis », c'est-à-dire que, leur refusant la commutation de peine, on a simplement décidé que leur exécution serait « remise à plus tard ».

A la fin de l'été 1944, Jauer aura reçu plus de 400 N.N. Belges et Françaises, portant l'effectif global de l'établissement, à la date du 20 septembre 1944, à 1555 prisonnières. Nous connaissons ce chiffre précis grâce au Comité de Résistance clandestin de la prison, qui avait recopié ce jour-là une page du registre indiquant le nombre des détenues prisés en charge, kommando par kommando, section par section, sans même oublier les inaptes. Nous devons ce précieux document à notre camarade Jeanne Valentin, aujourd'hui

la prison de jauer

Mme Chevalier. Le principal de ces kommandos, le seul qui réside à l'extérieur, est celui de « l'Héliowattwerke », travaillant pour la firme Siemens, hébergé à Schweidnitz (Swidnica), petite ville située à 30 km de Jauer. Il emploie 329 femmes, dont probablement une centaine de N.N.

En juillet 1944, les tribunaux chargés de juger les N.N. cessent leur activité à l'égard de ceux-ci. Les arrivées de détenues N.N. à Jauer vont pourtant se poursuivre jusqu'en novembre. Mais en même temps, dès le début de novembre, la prison commence à expédier vers Ravensbruck les femmes dont la peine est considérée comme purgée. Il faut faire de la place pour les transports de toute espèce, politiques, droit commun, qui vont continuer d'affluer jusqu'à la fin de janvier 1945.

Mais les opérations militaires évoluent très rapidement, et bientôt la Silésie va se trou: ver comme enserrée entre les deux bras d'une gigantesque tenaille, formée par la double offensive des armées soviétiques, sur Berlin d'une part, sur Prague de l'autre. Dans la deuxième quinzaine de janvier 1945, les procureurs généraux de Kattowitz et de Breslau ordonnent en toute hâte un mouvement général d'évacuation des prisons, pour que les détenus et plus particulièrement les détenus politiques, ne risquent pas de tomber d'un jour à l'autre aux mains de l'envahisseur. En ce qui concerne la Basse-Silésie, la prison de Brieg et celle de Wolhau sont évacuées le 22 janvier, celle de Breslau le 24 janvier, celle de Schweidnitz 1e 17 février. Parallèlement, la S.S. entreprend l'évacuation des camps de concentration situés en Silésie, principalement Auschwitz (Oswienica), et Gross-Rosen (Rogoznica). Si dures et meurtrières qu'elles soient, les évacuations de prisons sont très loin d'atteindre le degré d'horreur et d'inhumanité de celles des camps.

Celle de Jauer s'accomplit en deux transports, l'un en chemin de fer sur Ravensbruck, parti le 22 janvier pour arriver à destination le 24 janvier 1945, l'autre par la route puis en chemin de fer, parti le 28 janvier, pour arriver seulement le 22 février à la prison d'Aichach, en Bavière, à quelques kilomètres d'Augsbourg. Ce deuxième transport avait été précédé par le rapatriement du kommando de Schweidnitz, achevé le 25 janvier.

Le 28 janvier, quelques dizaines de prisonnières, incapables de prendre la route, restent dans la prison. Parmi elles, 20 ou 30 françaises et belges. Elles attendent l'arrivée des Russes. Au dire de Jeanne Valentin, ceux-ci, poussant une pointe avancée dans cette direction, pénètrent à la prison de Jauer le 13 février 1945. Dans les semaines qui suivent, les prisonnières libérées sont dirigées vers Liegnitz (Legnica), qui sera leur base de départ, une fois la guerre terminée, pour regagner leur pays.

Pour retracer l'histoire de cette évacuation en deux temps et de cette libération, nous disposons de rares documents, qui, à part la liste officielle du transport sur Ravensbruck, ne nous offrent que des données fragmentaires et même parfois erronées. Nous resterions très démunis si des témoignages nombreux ne venaient pas préciser ces documents, les colorer, permettre de faire une évocation vivante de ce qui resterait sans eux une sèche énumération statistique.

Dans une large proportion, ces témoignages sont contemporains des faits, à quelques jours près, par exemple griffonnés avec un bout de crayon pendant certains temps de pose du voyage lui-même, ou un peu plus tard à la prison d'Aichach. D'autres sont plus récents.

L'interprétation des uns comme des autres ne va pas sans difficulté : au bout de 25 ans, les souvenirs sont devenus un peu flous, dans une mémoire d'ancienne déportée plus ou moins asthénique !… Et même les « carnets de route », rédigés à la hâte, sans montre, sans calendrier, sans grande aptitude à enregistrer des noms de lieu à consonance barbare, et surtout dans l'épuisement causé par la faim, le froit, les marches forcées, la hantise lancinante d'une issue fatale, manquent de précision, colportent certains « bobards », divergent parfois sur des points secondaires. Le chroniqueur doit confronter, déduire, soupeser le degré de crédibilité, et de temps à autre s'en tenir à une simple probabilité, ou laisser de côté tel élément qui aurait pu être l'objet d'une confusion de date, de lieu, de personne... Cette analyse critique, . minutieuse, ingrate, fera-t-elle passer les faits du plan des souvenirs subjectifs à celui de l'histoire objective ? Aux historiens qualifiés de prononcer leur verdict...

Quant aux anciennes de Jauer, puissent-elles, à travers le bavardage simple, direct, cordial, d'une fille de mineur, à travers les notations concises d'une journaliste de métier, ou le cri de détresse d'une toute jeune fille à bout de forces, revivre une aventure unique, apercevoir, derrière le voile du temps, les traits de visages aimés, se recueillir et renouveler leur courage dans la pensée de celles qui ont tout subi, tout donné, jusqu'au dernier souffle, pour leur idéal.

l'évacuation

Le transport sur Ravensbruck n'était qu'un préambule, et lui appliquer le terme d' « évacuation » demeure discutable. Le retour à Jauer des prisonnières du commando de Schweidnitz ne s'imposait pas d'une manière pressante dès le 25 janvier, puisqu'un groupe de prisonniers N.N. français détenus dans la prison de cette ville, et employés eux aussi à un travail d'armement, sans doute pour la même firme Siemens, ne sera évacué que le 17 février.

Mais sans doute la direction de la prison de Jauer avait-elle reçu l'avertissement de se tenir prête. Le bruit des combats d'artillerie, qui parvenait déjà jusqu'à la prison, eût suffit à convaincre d'une prochaine arrivée des ennemis le plus naïf auditeur des communiqués officiels. La manière très hâtive dont se prépara le départ, au soir du 27 janvier, donne à penser que l'ordre arriva le jour même de Breslau d'effectuer celui-ci sans délai, ou même que, dans l'impossibilité de consulter les instances supérieures, à cause de la paralysie grandissante des transmissions, l'initiative en fut prise au plan local.

Pour relater les épisodes de ce long et dramatique parcours à travers la Silésie, la Saxe, le pays des Sudètes, la Bavière, nous disposons d'une vingtaine de témoignages, les uns partiels, d'autres fort détaillés, les uns rédigés après le retour, d'autres au long du trajet, sous forme de notes griffonnées au crayon sur un bout de papier ou sur les bribes d'un cahier d'écolier.

SAMEDI 27 JANVIER

Dès le matin de bonne heure, l'appel nominal commence pour se rendre par petits groupes à la « Spülselle » (magasin), et y récupérer ses vêtements « civils », et ses affaires personnelles.

Une fois passées au magasin, et accoutrées du moins mal possible, on revient dans la salle commune, où le travail a cessé, faisant place aux conversations animées. Mais la gardienne Hartmann a tôt fait d'obliger chacune à enfiler par-dessus l'autre sa robe uniforme noire rayée orange.

« L'appel continua jusqu'à minuit dans une atmosphère de fièvre grandissante.

En allant chercher nos affaires, on avait entendu dire que nous allions partir à pied. On parlait de 15 à 20 km à faire pour joindre une gare et prendre un train. Cela nous fit rire, comme une bonne plaisanterie.

Nous avions 2, 3 et 4 ans de forteresse, c'est-à-dire d'immobilité presque absolue et l'idée de faire tout à coup presque 15 ou 20 km, avec nos valises, nous réjouissait comme la chose la plus impossible, car quelques-unes pouvaient à peine se traîner pendant la demi-heure de promenade.

Et la neige tombait toujours, le thermomètre dans la cour oscillant entre 15 et 20° sous 0.

Pourtant la « Naine » (Obermeisterin) hochait drôlement la tête en nous regardant et murmurait : « Arme Leute » (pauvres gens).

« Mais le principal pour nous était : Partir... »
(Y. Petit.)

première étape : goldberg

DIMANCHE 28 JANVIER 1945 :

Lever vers 4h30. Descente dans la salle à 5 heures pour prendre le café, recevoir la distribution d'un morceau de pain (« la valeur de six tranches »), d'une rondelle de saucisson et de 30 g de margarine.

« A 6 heures, nous étions dans la cour, dans l'obscurité, piétinant dans la neige glacée.

« Celles ne pouvant marcher et restant à Jauer étaient dirigées sur le « Lazareth » avec les malades. » (Y. Petit.)

Vers 6 h 15, le long cortège de 1 000 à 1200 femmes s'engageait gaiement sur la route et traversait la petite ville de Jauer endormie sous la neige. Les Françaises fredonnaient « La Marseillaise ». Hélas ! elles ne tardèrent pas à déchanter. Il gelait de moins 25 à moins 30°. « Je revois le départ, dans la nuit, dans la neige, une couverture sur les épaules, certaines camarades traînant leur valise, et, au fil des kilomètres, l'abandonnant sur la route. » - « Au départ, avec Elisabeth (Dussauze), nous avions pris la résolution de faire équipe, de rester toujours à l'arrière du convoi pour ramasser celles qui tomberaient et les remorquer. Je vous dis ceci . nous n'avions aucun mérite, mais nous nous étions rendu compte que nous étions plus solides que d'autres camarades, plus jeunes. Nous connaissions parfaitement la langue, et nous pensions tout simplement que nous pourrions peut-être essayer d'aider nos camarades, surtout les plus âgées, et les malades. Nous avons donc essayé de relever et de traîner les unes et les autres. » (M. Folzenlogel.)

« Nous avons marché dans des conditions abominables vers Goldberg… Nous avions nos chaussures personnelles, mais celles qui avaient été arrêtées en été avec une petite paire de sandales n'avaient que cela… Suzanne Delcroix avait eu une poliomyélite dans son enfance ; arrêtée au printemps, elle avait des chaussures très légères. » (M. Altorfer). Simone Harrand était brusquement reprise par sa sciatique, mais elle ne renonçait pas pour autant à sa résolution irrévocable : « J'avais juré de m'évader pour retrouver ma fille Françoise, et j'attendais le moment propice. » Emma Lalevée ne put supporter ses chaussures « civiles » plus de 10 kilomètres, mais, comme d'autres camarades, utilisa des patins en toile ou en ficelle, fabriqués à la prison. Plusieurs n'avaient pas été initiées dès la veille au bon truc donné par la Norvégienne. Elles l'apprirent en cours de route : « Ce qui a évité aux prisonnières d'avoir les pieds gelés, c'est une idée communiquée par un prisonnier russe : découper sa couverture en bandelettes, et s'en entourer les pieds et les jambes. On enduisait tout cela de neige, cette neige gelait, et on avait les pieds, à l'intérieur, bien au chaud. Mais avant d'avoir eu le temps de faire - tout cela, en marchant, affolées par les gardiens qui nous poussaient, certaines ont eu les pieds gelés. Elles sont restées sur le bord de la route, et on les a littéralement empilées dans une charrette qui suivait le cortège. Mais il y en a qui sont mortes dans cette charrette. »

« Par 29° au-dessous de zéro, nous marchons toute la journée dans la neige, avec notre couverture sur le dos ; nos sourcils, nos cils, notre nez qui coule, forment des petits glaçons nos ongles sont bleuis par le froid. » (Renée Delobel.)

« Dès les premiers kilomètres, des femmes ont quitté le convoi et sont restées assises sur le bord de la route. On ne savait pas qui c'étaient. On ne pouvait pas leur parler. Certainement il y a eu des mortes pendant ce trajet, puisque j'ai vu moi-même des cadavres dans la charrette, le soir. Mais c'était peut-être des Allemandes, des Tchèques ou des Polonaises. Car il faut dire que les Françaises et les Belges n'étaient qu'une petite minorité... » (Suzanne Delcroix.)

« Je me souviens d'une pauvre camarade qui venait d'être opérée quelques jours plus tôt, et que nous traînions; sa plaie commençait à s'ouvrir, elle ne pouvait plus suivre, et nous n'en pouvions plus. Elle s'est arrêtée près d'une borne kilométrique, et elle nous a dit : « Partez, laissez-moi. » Elle est certainement morte là. » (M. Folzenlogel).

Certaines commencèrent à grignoter leur bout de pain. Mais il y a eut de pénibles surprises : « Plusieurs femmes avaient eu l'imprudence de mettre ce pain dans le sac ,qu'elles portaient ou- dans leur valise. Le pain évidemment a gelé. Nous, nous avions été malignes, et nous avions fourré cela dans notre blouse, sur le corps. Beaucoup avaient leur morceau de pain gelé, et pour celles-là, cela a tourné au tragique, parce que ce pain

les a rendues malades, elles devaient constamment s'arrêter dans les fossés. » (M. Altorfer.)

C'est au moment du rassemblement pour repartir que huit prisonnières s'évadèrent : Ida Carion, Belge ; Alice Count ; Dita Billard, Luxembourgeoise ; Suzanne Leroy ; Simone Muller ; Marguerite Pavoille ; Renée Romagon, Italienne; Maddy (Anne-Marthe) Simon. Elles s'étaient placées un peu à l'écart, et l'on n'est pas venu les chercher. Des prisonniers de guerre français résidant à Jauer, qui savaient la présence de déportées françaises dans la prison grâce à dés détenues allemandes travaillant à l'extérieur, et qui, la nuit précédente, avaient assisté à travers leurs fenêtres au passage de la colonne, suivirent celle-ci, trouvèrent les huit évadées, les cachèrent dans une bâtisse abandonnée, et allèrent chercher pour elles de la nourriture dans une ferme. Finalement elles prirent la route et trouvèrent à se nourrir dans les centres d'accueil, ou se firent aider par les prisonniers de guerre.

« Je pense que nous aurions eu la possibilité de nous évader, car en cours de route, à plusieurs reprises, j'avais pu sortir du convoi pour aller mendier. C'est ainsi que j'ai pu rapporter quelques vivres à mes camarades, et les Allemands, voyant que nous étions des prisonnières, nous en donnaient. Cela m'a souvent valu des coups, car, ainsi qu'Elisabeth, on m'avait repérée. Mais une camarade m'avait donné un immense bonnet de laine gris, et je l'avais bourré de chiffons. Ainsi, je ne sentais pas trop les coups sur la tête. Par contre, Élisabeth a été horriblement battue. Enfin ce sont des détails... » (M, Folzenlogel.)

« Nous marchions cinquante minutes, et faisions dix minutes de halte. Je ne m'arrêtais jamais. Dans les moments difficiles, je prenais ma jambe gauche à pleine main pour la porter en avant, et je rattrapais la colonne pendant la pause. Heureusement je n'avais aucun bagage, autre que ma personne et ma couverture, et aussi quelques souvenirs de la ,prison, passés en fraude. » (S. Harrand.) - « Trois fois dans la même journée, un vieux soldat m'a mise en joue pour me descendre, au bord de la route. Trois fois j'ai baissé le canon du fusil, en lui disant : non, bientôt la guerre est finie. » (la même).

« 18 heures, halte à une école. Recevons une tasse de café chaud des prisonniers de guerre belges. Réquisition de voitures pour les malades. Froid, neige. Moins 28° au-dessous de zéro. » (Un carnet de route.)

On reprit la route, « se traînant comme des bêtes blessées qui ne marchent que dans l'espoir de trouver enfin la niche.. Ceux qui nous conduisaient depuis Jauer ne connaissaient pas le pays, et ne savaient pas trop où nous allions, sachant seulement que c'était dans une grande fabrique, « quelque part par là. » (Y. Petit.)

Après avoir traversé Goldberg (Zlotoryia), chef-lieu de district (« powiet » en polonais), dont le nom signifie «Montagne de l'Or», en raison de ses mines de cuivre, la colonne bifurque vers le Sud, et par une route abrupte contournant des collines, monta vers Wolfsdorf (Wilkow), « le Village du Loup », situé à 280 m d'altitude, mais s'arrête avant le village, au sommet d'un raidillon, dans une briqueterie désaffectée. Elle y est accueillie par des S.S., chargés de prendre désormais en compte le convoi. Quelques hommes de bonne volonté avaient plus ou moins aidé à pousser et à tirer la charrette à bras pour grimper la dernière côte. Mais en approchant de la porte de l'usine, un S.S., bientôt surnommé « le Schläger », était là, tapant à tour de bras sur la tête et dans le dos toutes celles qui se trouvaient à sa portée. Il était sans doute environ 19 heures, bien qu'un témoin parle de 21 heures. « Nous avons campé dans une briqueterie, hôtel des courants d'air, avec très peu de paille et aucun repas chaud. Nous sommes transies de froid. Marthe a eu les pieds gelés, elle en souffre beaucoup, et nous ne recevons aucun soin. » (Antoinette Delmazure.)

« Rompues de fatigue, pas de boisson chaude, pas de soupe, et toujours dans l'impossibilité de manger le pain gelé, nous nous sommes couchées par terre, nous serrant les unes contre les autres. Nous avions laissé un espace libre autour de nous pour nos besoins, et le froid nous donnant la colique, il fallait enjamber les autres, les pieds pleins de détritus, pour retrouver sa place dans l'obscurité. Une nuit horrible. Ma jambe gauche ne veut plus bouger. » (S. Harrand.) D'autres s'étaient étendues sur le sol de l'étage inférieur, la place manquant dans l'espèce de grenier auquel accédait l'escalier, et elles recevaient sur elles l'urine de leurs camarades d'au-dessus, coulant à travers le plancher à claire-voie.

LUNDI 29 JANVIER

« Nous sommes restées parquées toute la journée dans des conditions d'hygiène déplorables. Nous sommes allées manger une soupe chaude dans un « lager » de prisonniers. » (A. Delmazure). Il s'agit d'un « camp de requis (mineurs de toutes nationalités), à dix minutes de notre refuge. » Yvonne Petit raconte qu'on entrait dans les baraquements par groupe de trente ou cinquante, et qu'il fallut attendre son tour pendant deux heures et demie dans la neige.

Ce même jour une toute jeune fille, après avoir résumé la journée de la veille sur une page d'un agenda de 1941, écrivit sur la page suivante : « Ma petite maman chérie, avec quelle joie je me blottirais contre ton coeur, maman chérie. J'ai trop souffert, je n'en peux plus, maman, et cette joie ne vient jamais. Que de choses à te dire. Non, il vaudra mieux que je ne parle pas. Maman chérie, si ta savais comme je t'aime et toi aussi thon petit papa, et je ne peux pas vous écrire, vous dire que je pense à vous. C'est trop dur. Je vous quitte tous deux en vous embrassant bien fort. Je vous aime de tout mon pauvre cœur meurtri. »

La colonne des femmes évacuées traverse une ville allemande. De sa fenêtre, un habitant a pris ce cliché...

à gorlitz (zgorzelec)

LUNDI 5 FEVRIER 1945

« Lundi matin nous devons encore reprendre la route. Avant de partir, le bout de pain traditionnel et une cuillerée de viande hachée avec une noix de margarine. Il tombe une pluie fine, mais cela ne dure pas, heureusement. Notre escorte comprend des jeunes n'ayant guère plus de 14 à 16 ans tout est mobilisé, même les gosses. L'étape que nous faisons est des plus pénibles, car ils nous ont menti, nous avons fait plus de trente kilomètres. » (A. Delmazure). En effet, la colonne a suivi des chemins de campagne lui imposant de nombreux détours. Si bien que l'appréciation unanime des témoins sur la durée de l'étape : 30 à 35 kilomètres, ne concorde pas avec l'indication de la carte :
23 kilomètres entre Lauban et Görlitz.

Les convoyeurs s'égarèrent dans la campagne, puis, de nouveau, en pleine ville, à cause de l'obscurité complète imposée aux habitants. A 19 h 30, ils obligèrent la colonne à rebrousser chemin. « Ils furent arrosés d'injures et de protestations dans toutes les langues, et, pour une fois, encaissèrent sans répondre. » (Y. Petit.) On finit par pénétrer de nouveau dans la ville.

C'est à une heure avancée de la nuit que les femmes arrivent toutes fourbues à Görlitz, traversent la ville et pénètrent dans la prison des hommes. « Là, nous avons pleuré de joie d'entrer à nouveau dans une prison... » (Renée Delobel.) Quel soulagement de penser qu'elles vont pouvoir se reposer et se laver. Elles se sentaient devenues répugnantes, mais c'est surtout de la pitié qu'elles inspiraient. « J'ai vu pleurer des prisonniers de guerre français, et même des civils allemands, en nous voyant passer. » (R. D.) « La prison est peinte en vert. Nous sommes réparties à dix et quatorze par cellule de 3,50 m sur 1,80 m, nous sommes tassées comme des harengs, nous couchons par terre pieds à la tête. Impossible de se reposer, il fait une chaleur étouffante, nous devons tout y faire, nous ne pouvons pas nous laver car on ne nous donne pas d'eau. » (A. D.) Elles vont rester dans cette prison jusqu'au lundi 12 février, sans sortir une seule fois pour la promenade.

Et tout de même, pendant les six jours qu'elles passeront là, elles vont peu à peu raffermir en elles-mêmes la volonté de tenir jusqu'au bout. Mais ce soir de l'arrivée, elles avaient presque sombré dans le désespoir.

« C'est ce soir-là que, retirant enfin mes bottes pour la première fois depuis le départ, je m'aperçus que mes bas étaient collés à mes pieds. Il me semblait avoir le genou déboîté et je souffrais beaucoup de la hanche gauche. J'avais les chevilles et les ongles en sang... et j'étais parmi les moins abîmées.

« La plupart avaient les doigts gelés (pieds et mains) à un plus ou moins grand degré; des ulcères aux chevilles et à la plante des pieds ne formant qu'une ou plusieurs cloques. Presque toutes ayant de l'entérite et beaucoup de la bronchite. Nous souffrions dans tous nos muscles, dans tous nos nerfs... et, au lieu de nous reposer, nous étions absolument l'une sur l'autre sans pouvoir nous allonger ni même bouger, (à soixante dans une cellule pour sept.

« Nous avons dormi comme des brutes. »(Y. Petit.)

MARDI 6 FEVRIER 1945

« Mardi nous avons touché une cruche d'eau, deux litres et demi pour toutes, nous l'avons bue car nous avons toutes la fièvre. Nous n'avons pu en recevoir d'autre avant le soir. Cette fois je n'ai pas bu, ainsi que d'autres, nous avons préféré garder notre quart pour pouvoir nous laver un peu.

« Mercredi, toujours la même ration d'eau, que nous nous partageons. Pour le manger, c'est aussi un problème, car nous n'avons pas de gamelles, ou presque, et la prison ne nous en livre pas. Mardi nous n'avons reçu que pour six personnes. Aujourd'hui nous allons essayer de mieux nous organiser pour pouvoir recevoir plus de nourriture. Le matin nous avons pain et café, le soir de même avec un peu de margarine. Dans la cellule nous sommes plusieurs camarades du Pas-de-Calais : Marcelle Decaillon, Julia Bulcourt, Marthe Duriez, dont les maris déportés ou fusillés, et Juliette est toujours avec moi. » (Il s'agit de Juliette Debuhler.)

« Aujourd'hui, 8 février. Nous sommes toutes dans un état lamentable, avec des cloques aux pieds. Une camarade nous montre ses fesses, toutes bleues d'un coup de pied qu'elle a reçu. Nous passons des nuits insupportables : il fait trop chaud, nous sommes trop à l'étroit, et pas d'aération. Le pire, c'est que nous ne pouvons nous débarbouiller, et l'odeur de la tinette où nous devons passer chacune à notre tour est infecte. Voilà la journée d'aujourd'hui, voire si nous reprendrons la route demain...

« Samedi 9 ou 10 février, nous ne savons plus très bien à quelle date nous sommes. J'ai coupé dans des chiffons deux paires de chaussons, une paire pour Mimi, car j'espère que nous la retrouverons au départ, et l'autre pour Duriez qui a mal aux pieds et ne peut plus se chausser... »

« Dimanche - la journée se passe comme les autres en prison. J'ai terminé les chaussons, mais nous étouffons toujours dans notre petite cellule. Ce soir on nous a dit que nous reprenons la route demain. » (A. Delmazure)

« A ce moment même, à Görlitz, l'inquiétude est à son comble dans la ville. Les initiés savent par les rapports de la Wehrmacht que Liegnitz (Legnica) vient de tomber aux mains des Russes, le 9 février. Ils vont apprendre la chute de Bunzlau (Boleslawiec) dans la journée de ce même 12 février, et l'approche des Russes jusqu'à 30 ou 40 km de Görlitz. Le surlendemain, le convoi d'évacuation de la prison de Liegnitz va s'entasser à son tour dans celle de Görlitz. Le bruit court déjà d'une évacuation imminente de la ville par les femmes et les enfants. »

« Il était donc urgent d'éloigner les prisonnières, puisqu'on ne devait à aucun prix laisser tomber les détenus N.N. aux mains de l'ennemi. »

de nouveau sur la route

« Nous voilà de nouveau sur la route, on nous dit que nous avons 15 km à faire, mais nous connaissons les kilomètres allemands. Nous marchons jusque très tard dan la nuit, nous sommes fourbues, harassées de fatigue, nous nous laissons tomber dans les fossés, nous refusons de marcher ; nos gardiens paraissent ennuyés car ils ne savent pas où nous devons arrêter pour coucher, ils sont eux aussi fatigués. » (A. Delmazure.)

« Depuis le départ de Görlitz, on est en Saxe. Il faut marcher sans fin. »

« Ce jour-là, j'ai vu Marie Teddy s'accrocher à chaque arbre qui semblait se l'envoyer comme une balle. Elle avait les mains en avant, les yeux fous, la bouche ouverte. Je revois son double renard (jadis argenté) pendre lamentablement sur son grand corps décharné… Germaine, elle-même, commença à se plaindre, elle qui, jusque-là, avait avancé muette, les traits durs, l'air implacable, portant son baluchon tantôt sur le dos, tantôt sous le bras et parfois sur la tête. Elle marchait, sans regarder où, s'éclaboussant jusqu'aux reins, avec ses énormes godillots emportés – heureusement – de Jauer. » (Y. Petit.)

On se traîne, tentées de se jeter dans le fossé, et de se laisser mourir là.

MERCREDI 21 FEVRIER 1945

Depuis Eger, le train roule en Bavière. Cette gare où l'on s'arrête si longtemps, c'est Kirchen-Laibach, où le train stationne jusqu'à 13 h, pour continuer ensuite sa route dans la direction de Bayreuth. A 13 h 30, il rebrousse chemin, et descend jusqu'à Trabitz. C'est là qu'Yvonne Petit a le temps griffonner son journal : « Changement de décor. Depuis une heure du matin nous roulons dans la neige.

JEUDI 22 FEVRIER 1945

« La sirène retentit. Un quart d'heure s'est passé. Il y avait des soldats, des civils, dans le train, qui se sont impatientés et sont descendus. Des militaires ont pris un ballon et ils sont allés jouer dans un pré plus loin. » (E.L.). Les prisonnières étaient restées bouclées dans les wagons. Et voilà les avions qui arrivent, cinq chasseurs américains. Il est tout près de 14 h.

« La D.C.A. tire. Les avions nous mitraillent. Restons calmes. Vrai rase-mottes. Les fils téléphoniques le long de la voie sont coupés. 15 d'un côté, 3 de l'autre.»

« La gardienne était descendue. Quand elle est remontée dans le wagon, tout le monde a dit : « Mettez les couvertures sur la tête ! On a regardé, et on voyait les balles passer en travers des hélices. » « Ils ont mitraillé tout le train, en passant par un bout, et venant de chaque côté du train. Ils partaient, ils repiquaient de nouveau, et ainsi, de suite. »

« On voyait la terre jaillir sous 1es balles. »

« Nos gardiens et gardiennes se sont défilées comme des lièvres dans le bois de sapins avec des hommes de troupe. Je crois que 1es aviateurs les ont vus, et ils mitraillent le bois. Nous occupions les trois premiers wagons. Quand les avions sont venus nous mitrailler, ces trois wagons se trouvant dans un passage très encaissé de la colline, ils ont été épargnés, et c'est l'arrière du train qui a été touché. Ceux qui se sauvaient dans les bois ont été poursuivis à la mitrailleuse (M. L. Chatel.) « Notre convoi ne s'est pas affolé, nous avons toutes gardé notre sang froid, car nous sentions arriver notre délivrance. » (A. Delmazure.)

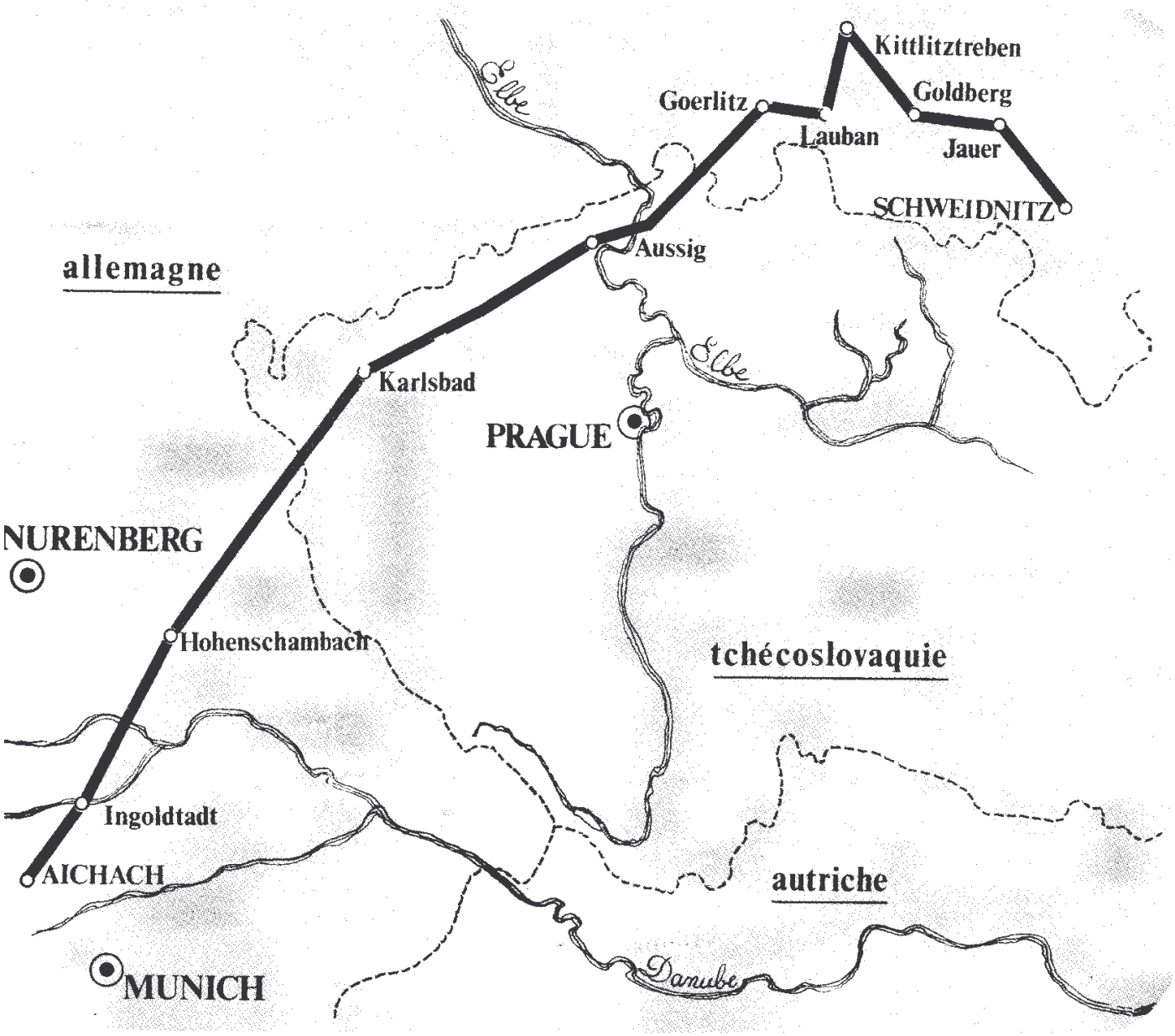
« Quelques camarades ont vraiment eu peur. Quelques-unes se réfugièrent près Germaine et moi qui ne bougions pas, tandis que d'autres pleuraient et priaient. Je me contentais de faire un grand acte d'abandon, de passivité absolue et confiante. » (Y. Petit.)

« Nous vîmes les gens examinant notre train en discutant et gesticulant. Nous comprimes pourquoi, une fois sur le quai : la plupart des wagons étaient transformés en passoire. » « Nous étions terriblement courbaturées en descendant, et nos mines eurent l'air d'inspirer quelque pitié... » « Nous sommes courbaturées, fourbues, je ne puis décrire dans quel état nous sommes toutes. » « Nous avons dix minutes de marche pour arriver à la prison. C'est fantastique, mais nous sommes toutes heureuses d'y rentrer, de n'avoir plus à courir les routes. On met les malades sur un chariot que nous devons traîner, nous faisons le cheval pour tirer. Nous voilà arrivées, il est 4 heures à la pendule. » (A. Delmazure.)

« Un litre de soupe aux choux rouges nous est servi dans le hall, puis du pain, et nous sommes parties vers les cellules, à la section D, par 5 ou 6. » Cette soupe, unanimement évoquée dans les témoignages, fut l'un des deux événements gastronomiques de ce voyage, avec les pommes de terre à cochons de Kittlitz. Elle fut mangée debout. Le chauffage avait été allumé avant l'arrivée des prisonnières. »

« Nous étions de vraies loques, nous tombions sur place. On nous a embarquées comme cela dans les cellules, cinq par cellule, comme des paquets. » (E.L.)

Voilà donc achevé ce voyage harassant, cette « route sans fin ». Nous l'avons décrite sans toujours éviter les répétitions, sans édulcorer les détails réalistes, sans faire fi d'anecdotes apparemment insignifiantes. Quelques dates, quelques noms propres, n'auraient pas rendu compte d'une semblable odyssée, et l'Histoire de la Déportation est celle aussi, et même surtout, des gens sans importance, perdus dans une masse anonyme et dolente, pliant sous l'abandon et le mépris de ceux qui mènent l'événement. Il faut les regarder vivre, souffrir, gémir, réagir du mieux qu'ils peuvent, s'entraider par de petits services attentifs et ingénieux, pleurer sur leurs morts, s'émouvoir devant le moindre geste qui manifeste un peu de coeur, s'accrocher chaque jour à une nouvelle lueur d'espoir.



De Schweidnitz à Aichach, 222 déportées N.N. de la prison de Jauer ont ainsi parcouru 1 389 kilomètres tantôt à pied, tantôt par chemin de fer. Cela dura du 28 janvier au 22 février.